

Un mot de Haven

Quand j'avais cinq ans, mon frère m'a appris à chanter. Je chantais tout le temps, allongée sur le tapis flasque du dressing, le drap déchiré remonté jusqu'au menton.

Le vent d'hiver sifflait à travers le bois pourrissant des rebords de fenêtres. Je me bouchais les oreilles et fredonnais pour ne pas l'entendre. Ma mère m'avait dit un jour que le vent était un monstre édenté, avec des grandes mains comme des griffes. Qu'il avait un trou noir en guise de bouche, dont s'échappaient les mugissements. Elle m'avait raconté que ses bras étaient comme des élastiques et que, quand les enfants n'étaient pas sages, il se faufilait à travers les fentes dans la maison pour les emporter.

Le vent me faisait peur.

Je ne voulais pas qu'il m'arrache à mon frère, Ream.

Les mois d'hiver étaient les pires et, certaines nuits, Ream venait me rejoindre en catimini dans mon placard et chantait avec moi. Mais il ne devait pas faire de bruit. Ma mère n'aimait pas qu'on chante. Mon frère ne s'inquiétait jamais de se faire attraper. Moi si. Parce que s'il se faisait prendre, je ne le verrais pas pendant des jours.

Ce n'était pas juste le vent. C'était les bruits. Les craquements de la maison, les cris de ma mère et de ses amis, les objets brisés, les hurlements, les rires.

Puis le silence.

C'était ce qui me faisait le plus peur. Parce que je ne savais pas si maman nous avait encore laissés.

Des journées entières, seuls à la maison, sans rien à manger, sans rien d'autre à faire qu'attendre... attendre quoi, je ne savais pas. Mais Ream s'occupait de moi. Jamais il ne me laissait avoir faim longtemps. Il me protégeait... jusqu'à ce qu'il ne le puisse plus.

Nous connaissons tous la définition de « brisé » : voir tout son être voler en éclats, réduit à néant, détruit. Abîmé d'avoir été anéanti, broyé.

Mais mon histoire ne parle pas d'une femme brisée.

Elle parle de survivre en dépit des morceaux de votre âme qui vous ont été arrachés.

Elle parle de la force que les cabossés de la vie puisent en eux.

Elle parle d'amour. De l'amour trouvé en dépit de la femme à vif, corrompue, que j'étais devenue.

Avertissement : certains passages sont aussi sombres que sordides. Mais la beauté est bien présente, et c'est pourquoi nous sommes là.

Haven

HAVEN

Juillet 2014

Mes pieds glissaient sur l'herbe mouillée, spongieuse. La pluie tombait à torrents. Alourdie par l'épaisse couche de boue sous les semelles de mes chaussures, je tombai à quatre pattes, cognant douloureusement mes paumes et mes genoux. J'étais pantelante. Le vent sifflait dans les arbres, faisant craquer des branches fragiles qui tombaient sur le sol, membres oubliés, brisés par la furie de la nature.

Les monstres persistaient à me poursuivre mais jamais ils ne m'attraperaient.

Je leur avais survécu.

Après avoir rampé sur quelques mètres, je me relevai et me mis à courir, résistant aux bourrasques qui essayaient de me repousser. La tête baissée, comme un taureau, je luttais contre le vent. Contre la nature. Contre les souvenirs qui me hantaient. Contre la douleur.

Ce que j'avais appris ce soir avait fait sauter tous mes verrous. Depuis des mois, j'avais réussi à garder les intolérables souvenirs enfouis au plus profond de moi. Mais quand, aux nouvelles, j'avais entendu que le corps mutilé d'un dealer du nom d'Olaf Gordenski avait été retrouvé, échoué sur une grève, j'avais été comme frappée par un cyclone et tout était soudain remonté à la surface. Je ne

pensais pas. Je courais. C'était le seul moyen d'ensevelir de nouveau mes émotions.

Il était mort.

Olaf était mort. Mutilé.

J'aurais voulu me sentir soulagée mais mon passé me brûlait la poitrine comme un volcan menaçant d'entrer en éruption.

Je savais qui était responsable. C'était Deck. Ou l'un des hommes, ancien militaire, qu'il employait dans sa société pas très légale. *Unyielding Riot*. Après m'être échappée de mon enfer, je lui avais parlé d'Olaf. Il avait déjà des informations sur le dealer, fournies par mon frère. Mais Ream ignorait tout du club clandestin et des filles qu'il retenait contre leur gré. Des filles comme moi, qui y étaient emmenées de force comme strip-teaseuses et obligées de satisfaire des hommes dans les *backrooms*.

Tout ce que j'avais raconté à Deck était confidentiel. Seuls ses hommes devaient être dans le secret.

« Rien ne m'atteint », m'avait-il affirmé. Je ne lui faisais pas confiance. Je ne faisais confiance à personne. Mais je n'avais pas le choix. Olaf devait mourir. Non seulement parce qu'il le méritait mais aussi parce qu'il avait toujours menacé de s'en prendre à Ream.

Il m'avait retenue prisonnière pendant plus d'une décennie. Il retenait d'autres filles aussi, mais j'étais la seule qui vivait chez lui. Ou, plus exactement, qui survivait. Même au club, j'étais tenue à l'écart. Il m'était défendu de parler aux autres filles.

L'alarme qui devait m'empêcher de m'échapper de chez lui n'était pas la seule raison pour m'en dissuader. Je restais pour protéger mon frère. Mais quand, quelques mois auparavant, Ream et Kat, sa fiancée, avaient été kidnappés par cette garce d'Alexa, la copine d'Olaf, une vraie psychopathe, plus rien ne m'avait retenue. Alexa tellement obsédée

par l'idée de récupérer Ream qu'elle avait commis la grave erreur de ne pas m'enfermer. Et j'avais pu m'échapper.

Je poussai un grognement. J'étais à nouveau tombée, mes mains s'enfonçant dans la boue. Le vent tomba, comme s'il me laissait un répit. Ou peut-être s'était-il essoufflé d'avoir trop ri de moi, sachant que je faiblissais.

Les cuisses tremblantes, je cherchai ma respiration. J'avais la poitrine en feu, sur le point d'éclater. Je devais aller plus loin. Courir encore un peu. Cette fois, mon passé ne me rattraperait pas. Le vaincre. Le détruire. Éradiquer les souvenirs.

Bang. Bang. Bang.

Je bondis sur mes pieds et me remis à courir. Je sentais encore la vibration dans ma main, à l'instant où j'avais pressé la gâchette. Mais ce n'était plus un revolver, c'était de la boue que j'agrippai dans mes poings. J'avais tué, j'avais mis fin à trois vies, et je n'avais ni remords ni regrets.

J'avais regardé le sang gicler sur leurs vêtements, leurs yeux écarquillés par la surprise, leurs regards se vider de leur lumière quand la mort les avait rattrapés. Et pourtant, pas une seconde, ma main n'avait tremblé. Toutes mes émotions anesthésiées, seule subsistait la satisfaction de les avoir tués.

Mais tout cela remontait à plusieurs mois déjà. Et aujourd'hui... aujourd'hui, le poison s'échappait par tous les pores de ma peau, essayant de libérer la douleur que je dissimulais.

Force et détermination. Je devais être forte. Me battre plus fort. J'étais prête à tout. Plus jamais personne ne contrôlerait ma vie. Et le vent me mettait à l'épreuve. Si je le domptais, il ne s'infiltrerait pas à travers mes fêlures, ne laisserait pas la voie libre aux monstres.

Je me relevai à grand-peine, m'enfonçai de tout mon poids dans le sol et ma cheville céda. Je retombai, le genou

droit traversé par une douleur fulgurante. J'avais cogné un rocher. L'espace d'une seconde, je restai immobile, hale-tante, la tête baissée.

Mes cheveux blonds formaient un rideau d'épaisses mèches mouillées autour de mon visage. La pluie me martelait en gouttes implacables, frappant mon corps comme du plomb, sans relâche. Ma chemise et mon pantalon de jogging me collaient à la peau comme de lourdes couvertures glacées. Des couvertures de douleur, une chape de souvenirs qui refusaient de mourir.

Rampant, je ratissai la terre mouillée de mes doigts. Je devais retrouver mon état d'engourdissement, verrouiller les émotions. Mais il y avait tellement de visages, tellement de monstres. Gerard. Alexa. Olaf. Les hommes qui m'attrapèrent, me malmenaient, me touchaient, me réduisaient en miettes. Même leurs sifflets et leurs braillements m'obsédaient, tout comme le vent.

La nature essayait de me détruire mais je ne craquerais pas sous sa fureur.

Je rampai le long de la colline, mes genoux s'enfonçant dans la terre. Ma poitrine embrasée me brûlait à chacune de mes respirations. Mais la douleur pousse à se surpasser au-delà du possible. Tout comme l'angoisse, je la connaissais bien. Je savais qu'en poussant l'effort à son paroxysme, elle s'évanouirait de nouveau dans l'obscurité.

Elle vous rend plus fort.

Elle vous permet de commettre des actes dont jamais vous ne vous seriez cru capable.

Elle vous fait lutter toujours plus fort.

Le ciel s'embrasa de la lueur d'un éclair en forme de fourchette, suivi par un violent tonnerre. Mes cuisses tremblantes cédèrent et je tombai à plat ventre. Des brins d'herbe me chatouillaient la lèvre inférieure, je sentais le goût de la terre humide sur le bout de ma langue.

Allongée sur le sol, je m'abandonnai à la sensation réconfortante du tambourinement rythmique de la pluie sur mon corps. J'en avais besoin pour refouler de nouveau ma souffrance. Personne ne devait la deviner.

Et surtout pas Ream. Je voyais l'anxiété dans son regard quand il m'observait. Il avait peur de tout ce que j'avais dû endurer pendant notre séparation de douze ans. Jamais je ne le lui raconterai. Je ne le dirai jamais à personne. C'était à moi de gérer ma douleur, de l'ensevelir, de la détruire.

Ream était sur le point de partir en tournée avec son groupe, Tear Asunder. S'il se doutait un instant de la tempête qui faisait rage en moi, il annulerait tout. Même si nous avions été séparés à seize ans, il persistait à vouloir me protéger. Mais il n'y avait plus rien à protéger en moi. Et c'était à mon tour de le protéger... de celle que j'étais devenue.

Les souvenirs avaient essayé de s'insinuer en moi mais j'étais parvenue à les retenir prisonniers en courant. Pour le moment, courir était la seule solution que j'avais trouvée. Je pouvais me protéger de la tempête qui enflait et redevenir comme les autres. Je devais reprendre une vie normale.

— Bon Dieu ! C'est quoi ce bordel ?

La voix me fit sursauter, me coupant le souffle. Je savais à qui appartenait cette voix. Je bondis sur mes pieds, mais la boue céda et je glissai alors que j'essayais de reprendre mon équilibre. Sans prendre la peine de le regarder, je repris enfin de la vitesse et m'élançai vers le labyrinthe des bois, au sommet de la colline, au loin.

— Haven.

J'entendais le bruit des bottes qui me suivaient.

Merde ! Personne ne pouvait me voir dans cet état. Crisis, un autre membre du groupe, était le frère adoptif et le meilleur ami de Ream. Il ne manquerait pas de lui en parler.

Je perçus un bruit sourd, un grognement, puis :

— Putain !

J'accélérai, glissant une main dans ma poche de manteau pour toucher le métal dur, familier. Même si Olaf était mort, j'en avais besoin. Mon contrôle. Ma sécurité. Ma protection. Je serrai les dents, luttant contre le besoin de sortir le revolver pour arrêter Crisis. Pour tout arrêter.

Mais le peu de raison qui me restait me soufflait que tirer m'entraînerait sur une voie très éloignée de ce à quoi j'aspirais.

Entre le poids de la pluie, la boue, mes membres épuisés et le vent qui essayait de me repousser vers le bas de la colline, j'avais l'impression de courir au ralenti. La vulnérabilité entraîne des douleurs si atroces qu'elles saignent vos entrailles en une mer de poison. La faiblesse tue. La faiblesse détruit.

Le bruit de sa respiration forte réveilla en moi le souvenir des hommes haletants, les yeux vitreux d'alcool et de convoitise. Un frisson d'angoisse me traversa.

Bon Dieu ! Leur convoitise. Je la haïssais plus que tout.

Il me percuta de son corps lourd, nous plaquant tous les deux à terre. Mais, à la dernière seconde, il roula sur le dos, encaissant le choc de la chute, et je me retrouvai allongée sur son torse.

Le souffle coupé par le vent, il me fallut une seconde avant de pouvoir respirer.

— Qu'est-ce que tu fous ici ? hurla-t-il pour essayer de couvrir le grondement de l'orage.

— Lâche. Moi.

Je me tortillai pour essayer de lui échapper, mais avec ses bras musclés et tatoués autour de ma poitrine, il m'immobilisa fermement. Ce n'était pas la première fois qu'il me tenait dans ses bras. Deux mois après ma fuite, alors que nous séjournions au cottage, nous avions sauté de la falaise. J'avais commencé par refuser de partir avec le groupe,

qu'accompagnaient Kat et Emily. Mais Ream avait refusé d'y aller si je ne venais pas.

Or, je ne savais pas nager. Quand Crisis, riant, m'avait attrapée par la taille pour plonger dans la mer et que je m'étais retrouvée submergée par l'eau fraîche, je n'avais eu d'autre choix que de m'agripper à lui.

Mais à cet instant précis, j'avais le choix.

Allongée sur son torse, nos respirations haletantes à l'unisson, ses bras me faisant l'effet d'un cocon de chaleur protectrice, je fus prise d'une envie subite de ne plus bouger et d'oublier pourquoi je portais un revolver. Pourquoi j'étais mieux seule. Pourquoi je devais courir pour faire barrage aux souvenirs.

Je voulais savourer quelques instants cette sensation de protection et de sécurité avant de devoir recommencer à me battre. Parce que c'était mon lot quotidien. Me battre. Simplement, je ne luttais plus pour les mêmes raisons.

— Je ne vais pas te faire de mal.

Peut-être pas, mais il représentait une menace à mon engourdissement, à cette carapace de détachement que je m'appliquais depuis des années à créer. Parce que, quand je le regardais, l'éclat de ses yeux bleus qui pétillaient de malice me fascinait.

— Pourquoi t'es-tu enfuie en me voyant ? Bordel, qu'est-ce que tu fous à courir dans ce foutu orage dans un putain de champ ?

J'essayai de lui donner un coup de coude dans les côtes mais, d'un geste vif, il me bloqua les bras, me coupant dans mon élan.

— Arrête une seconde, grogna-t-il. Haven, franchement, c'est quoi le problème ?

D'une voix tremblante de froid, je répondis :

— Je veux être seule. Lâche-moi ! Tout de suite.

— Ça fait des mois que tu es seule.

Le vacarme de l'orage atténua la violence de ses paroles, mais je sentis le grondement de sa voix faire vibrer sa poitrine contre mon dos.

Immobiles, trempés par la pluie qui gagnait en intensité, nous restâmes silencieux l'espace d'une minute. Comme si nous étions tous les deux en train de décider de ce que nous allions faire. Je savais qu'il était inutile de lutter contre un adversaire plus fort physiquement. Cela ne servait qu'à vous affaiblir. J'avais donc toujours opté pour une bataille intérieure, en me transportant ailleurs mentalement. C'était ainsi que j'avais gagné. Que j'avais survécu.

Mais alors que j'étais protégée par les bras de Crisis, le vent soufflant en bourrasques autour de nous, les atroces souvenirs menaçaient sans pouvoir m'atteindre. Je n'avais plus envie de bouger. Je voulais redevenir cette petite fille qui chantait toute seule dans le dressing, son frère toujours à proximité pour la protéger.

Hélas, il y avait bien longtemps que chanter ne servait plus à rien.

— Comment m'as-tu trouvée ?

Il n'était pas loin de minuit. Dans la pluie qui tombait à torrents, la seule lumière provenait des éclairs et de ma veste réfléchissante. *Merde !* C'était comme ça qu'il m'avait repérée.

— J'étais en train de rentrer en voiture quand j'ai vu quelque chose bouger dans le champ. J'ai pensé que l'un des chevaux avait eu peur de l'orage et s'était échappé de l'écurie. Si je te libère, tu vas te remettre à courir ?

Le ferai-je ? Peut-être. Mais je n'allais pas le lui dire. Je ne lui mentirais pas non plus. Je gardai le silence. Rares étaient ceux qui comprenaient à quel point le silence pouvait être une arme puissante. Je le savais. Nos poitrines se soulevaient à l'unisson. J'entrouvris les lèvres et sentis l'humidité

pénétrer dans ma bouche. Je savourai la douce sensation de la fraîcheur de la pluie dans ma gorge.

— Haven ? me demanda-t-il en me serrant contre lui. C'est pour ça que tu disparaissais tout le temps ? Tu allais courir ?

J'attendis que l'éclair ait déchiré le ciel, cette foudre qui avait le pouvoir de tuer, de mutiler ou de mettre le feu. J'avais cela en moi. La capacité de tuer sans remords. Sans la moindre arrière-pensée. C'était la beauté et la destruction. Comme moi.

Ses doigts se nouèrent aux miens, sur mon ventre, juste au-dessus de l'endroit où le revolver était caché dans ma veste.

— Champ ouvert. Orage. Ce n'est pas le moment idéal pour courir.

Non, mais avec chaque roulement de tonnerre, chaque éclair, la puissance de l'orage s'imprégnait en moi, m'insufflant la force de lutter contre mes souvenirs.

Il se redressa, m'entraînant avec lui, et je me retrouvai entre ses jambes pliées, prisonnière de ses cuisses.

— Ne t'en va pas, chuchota-t-il.

Il me relâcha, mais pas totalement. Il fit glisser ses mains le long de mes bras jusqu'aux miennes, maintenant posées sur mes cuisses.

— Bon Dieu ! Tu es gelée. Il faut venir te mettre à l'abri et te sécher.

Mais je n'étais pas encore prête. Les monstres rôdaient toujours, tapis dans l'ombre. Je n'avais pas encore repoussé mes souvenirs dans les casiers de mon esprit, fait le tri dans mes émotions.

— Pas encore.

— Si, maintenant.

Il recula, se releva, puis me contourna pour venir se placer devant moi.

Je restai assise sur le sol, le regardant, examinant mes options. J'avais appris à lire dans les gens comme dans un livre ouvert, à anticiper leurs décisions.

Il me tendit la main, la pluie faisant ressortir l'encre des tatouages de son bras.

— Prends-la ou je te hisse sur mon épaule.

Sa main était stable et vigoureuse.

— Je ne te laisse pas ici, Haven.

Je me retins de rire. Jamais il n'arriverait à me jucher sur son épaule. Pas avant que je lui aie braqué un revolver dans la figure.

Je voyais sa mâchoire crispée, ses yeux plissés, ses sourcils froncés. Sa détermination. Je savais quand quelqu'un ne céderait pas.

Depuis que j'étais à la ferme, je gardais mes distances avec tout le monde. Mais j'observais, je passais mon temps à observer. De ce que j'avais vu de Crisis, il était désinvolte, espiègle, et il ne manquait jamais une occasion de flirter. Mais il était persévérant et plein d'assurance.

Je le soupçonnais de ne pas souvent renoncer, pour ne pas dire jamais.

En le regardant me dominer de toute sa taille, son corps puissant, aux muscles durs, trempé, je savais que si je n'acceptais pas sa main tendue, il allait essayer de me soulever et de me porter jusqu'à la maison. Je me trouvais donc face à deux options : la prendre ou sortir mon revolver. La deuxième impliquerait l'annulation de la tournée parce que mon frère découvrirait que j'étais partie courir sous un orage d'une violence extrême, armée.

Ream aurait renoncé à tout pour moi. Il l'avait fait. Il était allé jusqu'à se voir arracher des morceaux de son âme, meurtrie à jamais. Mais je pressentais qu'en dépit de ce qu'il avait subi adolescent, aujourd'hui, il avait trouvé la paix.

Même si jamais je ne pourrais l'effacer.

J'avais affronté mes propres démons.

Je levai le bras et la main de Crisis attrapa la mienne. Il m'aida à me relever et je me retrouvai debout à quelques centimètres de lui. Un éclair déchira le ciel, éclairant son visage. Je l'observai, en quête de cette aisance si familière que je me surprénais à chercher dans son regard à chaque fois que je le voyais. Elle était réconfortante, chaleureuse, synonyme d'une énergie qui faisait jaillir une étincelle en moi.

Mais, ce soir, elle avait disparu. Son regard assombri reflétait la sévérité de son expression. Je baissai les yeux et fixai l'espace étroit entre nos pieds. Non parce que j'avais peur de lui ou que je lui cédaï, mais parce que feindre la docilité donnait toujours l'avantage sur un adversaire. C'était une tactique qui faisait tomber leur méfiance.

— Ton frère est rentré.

Mon frère et Kat avaient rendu visite à Logan et à Emily, qui habitaient une autre ferme, plus loin sur le chemin. D'après les conversations que j'avais surprises, les filles voulaient discuter de projets de mariage et les garçons travaillaient sur les paroles d'une nouvelle chanson.

— Il va péter un câble s'il te voit comme ça.

Abasourdie, je levai vivement les yeux vers lui. Ainsi, il savait que je ne voulais pas que Ream me voie dans cet état ?

— Alors pourquoi me forcer à rentrer ?

« Forcer » était exagéré, choisi à dessein. La réalité étant qu'il ne pouvait me forcer à rien.

— Chérie, franchement, j'imagine mal quelqu'un te forcer à faire quoi que ce soit.

Surprise, je le dévisageai, les yeux plissés. Non seulement il avait lu dans mes pensées mais, manifestement, il me connaissait mieux que ce que j'aurais imaginé.

— Surtout avec ce revolver dans ta poche.

Abasourdie, je posai une main sur mon arme.

— Viens, nous allons aller à l'écurie où tu pourras te sécher. Je pense qu'il y a un imperméable pour cacher toute la boue dont tu es couverte.

Après une seconde de réflexion, j'approuvai d'un signe de tête. Une mèche de cheveux mouillés glissa sur mes yeux. Sans me laisser le temps de réagir ni de reculer, d'un geste, Crisis la repoussa derrière mon oreille. Rien dans son expression ne trahissait autre chose qu'un réflexe tout naturel pour le charmeur qu'il était, même si depuis qu'il avait sauté de la falaise avec moi, il ne me draguait quasiment pas. Mon genou qui s'était coincé dans ses couilles lorsque nous avions atteint la berge devait y être pour quelque chose.

Nos mains restèrent liées. Sachant qu'il n'avait pas l'intention de parler à mon frère, j'avais décidé de me montrer accommodante. Je flageolai sur mes jambes, mes muscles protestant après mon effort physique à outrance. Il dut remarquer car, lâchant ma main, il m'enlaça la taille d'un bras pour me stabiliser.

Je me raidis, crispai la mâchoire et avançai. À quoi bon me débattre ? Cela n'avancerait à rien. J'avais compris depuis longtemps. Depuis que j'avais été menottée à un lit, incapable de m'en échapper, un quelconque inconnu me tournant autour, le regard brillant de convoitise. Il faut réserver ses forces pour les occasions où vous avez une chance de gagner. Ce que je faisais. Je luttais avant d'être menottée. Hélas pour moi, ils aimaient la lutte.

Crisis poussa la porte de l'écurie qui s'ouvrit dans un craquement. Les chevaux se mirent à hennir. Quand il alluma le plafonnier qui répandit une lumière blafarde, certains frappèrent le sol de leurs sabots et passèrent la tête à travers la porte de leur box.

Il était bien après minuit. Hank, le régisseur âgé qui habitait la maison du fond de la propriété, avait donc déjà effectué

sa ronde de nuit. Crisis me relâcha et s’avança vers le fond de l’allée, caressant des naseaux au passage. Il attrapa des poignées de foin et en jeta une dans chaque box, couvrant sa chemise et son jean mouillés de brins de luzerne.

— Merde ! s’exclama-t-il en s’examinant. On dirait que je me suis roulé dans le basilic.

Il se brossa, quelques brins tombant sur le sol en ciment. Mais la plupart restèrent collés à son jean mouillé.

Je restai là où il m’avait laissée et le regardai. Ses boucles humides encadraient son visage. Elles n’étaient pas assez longues pour rester sagement derrière ses oreilles mais suffisamment pour lui donner l’air échevelé.

Il fronça les sourcils, creusant une ride entre ses yeux. Comme s’il était contrarié – un sentiment que j’avais rarement décelé chez lui. Même si je l’évitais comme tous les autres, j’étais néanmoins consciente de chacun d’entre eux. Mais Crisis était le seul que ma froideur et ma réserve semblaient laisser de marbre. Mon frère me traitait comme si j’avais la fragilité du verre. Ce que j’avais peut-être, mais j’aimais me considérer comme à l’épreuve des balles.

L’eau dégoulinait de mes vêtements et de mes cheveux, formant une flaque à mes pieds. J’étais debout, comme une statue, sous l’ampoule électrique qui formait un halo de lumière autour de moi.

Maintenant que j’étais à l’abri de la pluie et du vent, mes tremblements s’apaisaient. Mais sous le poids de mes vêtements mouillés, j’avais toujours la chair de poule.

Crisis se redressa et nos yeux se croisèrent.

Il était à quelques mètres, mais j’avais l’impression qu’il était à côté de moi. Étant habituée à cette réaction chez les hommes, je m’attendais à voir son regard brûler de convoitise. Comme celui de tous les autres mecs. Non que je me considère belle ou irrésistible, mais après douze années

d'œillades lubriques, c'était une réaction logique. Un réflexe.

Pourtant, Crisis était différent. Après quelques mois à la ferme avec lui, Kite, le batteur du groupe, mon frère et Kat, je commençais à m'en rendre compte. Pourtant, mon esprit, imbibé par le malheur, persistait à se rebeller, réfractaire à tout ce qui pouvait m'arriver de bien.

Je laissai mon doigt courir sur les mots qu'Olaf avait marqués au fer rouge sur mon poignet. J'avais été un objet. Un bien que l'on possédait. Pas à l'usage d'Olaf, mais des autres. Je lui avais fait gagner beaucoup d'argent.

— Viens, me lança Crisis.

Sans attendre de voir si j'allais le suivre, il se tourna et entra à grands pas dans un box vide, sur la droite.

J'hésitai. Pas par peur, plutôt parce que j'attendais l'engourdissement de mes émotions. C'était ce que je cherchais en courant, retrouver mon bouclier d'indifférence.

Je pris plusieurs profondes inspirations et fis abstraction des mugissements du vent. Puis, glissant ma main dans ma poche, je sentis le réconfort du revolver et lui emboîtai le pas, mes chaussures mouillées laissant des traces de boue sur le ciment dur. Clifford, l'appaloosa de Kat, tendit le cou autant que possible, pencha la tête et fit claquer ses lèvres pour essayer de happer ma chemise au passage.

L'ignorant, je fis un pas de côté et entrai dans le box.

— Assieds-toi, m'intima Crisis, une poignée de paille à la main.

— Pourquoi ?

J'étais contrariée de voir qu'il ne souriait pas. J'aimais son sourire. J'aimais la façon dont il allégeait un peu la tension qui me nouait la poitrine.

— Tu as l'intention de discuter longtemps ? Parce que, si c'est le cas, je préfère m'asseoir.

De guerre lasse, je me laissai tomber sur une botte de foin.

Il approcha. Perplexe, je cherchai à deviner ses intentions, jusqu'à ce que je sente la paille dure sur ma tête. Je bondis de côté, ma main agrippant son poignet.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Comment penses-tu qu'ils sèchent les chevaux ?

Avec un froncement de sourcils, je rétorquai :

— Je ne suis pas un cheval.

Il sourit et je reconnus la lueur espiègle familière dans ses yeux. J'attendis sa réplique sardonique. J'en avais surpris suffisamment pour savoir qu'il n'avait pas la langue dans sa poche.

— Non. Mais tu es mouillée.

Cherchait-il à faire de l'humour ? Je n'en avais pas la moindre idée. Mais il ne rit pas, ne me fit pas de clin d'œil. Il se contenta de s'avancer assez près pour que sa cheville m'effleure la cuisse, puis il commença à me frotter la tête en mouvements circulaires.

Je le laissais faire.

Je choisissais mes batailles avec soin. Or, dans ce cas précis, je n'avais pas besoin de lutter. Il essayait de m'aider pour que je sois à peu près décente si Ream me voyait quand je rentrerais à la maison.

Soudain envahie par une sensation étrange, j'esquissai un sourire en coin à la pensée de ce qu'il était en train de faire. C'était un peu ridicule. Non, c'était complètement ridicule.

J'étais assise dans un box d'écurie, trempée, pendant que le bassiste d'un groupe de rock populaire me frottait la tête avec de la litière à chevaux.

Mais je ne souris pas et je n'avais pas ri depuis mes seize ans. Avant Gerard. Avant la drogue. Avant ma séparation d'avec Ream.

Quelques fétus de paille tombèrent sur mes genoux et je les regardai, humides et fragiles d'avoir absorbé l'eau de mes cheveux. La main de Crisis ralentit et je remarquai qu'il

n'avait quasiment plus de paille dans la main. Mais qu'elle caressait mes cheveux.

Je me raidis et il la retira. Je levai la tête et me figeai en croisant son regard. Son air renfrogné accentuait les contours de son visage taillé à la serpe, ses sourcils froncés dissimulant le bleu magnétique de ses yeux.

— Je ne sais pas quoi faire, murmura-t-il.

Avec un soupir, il s'agenouilla entre mes jambes, m'encadrant de ses paumes posées sur une botte de foin. Je ne le quittai pas du regard, guettant le moindre signe de convoitise.

En vain. Mes épaules s'affaissèrent imperceptiblement. Il ne remarqua rien du soulagement qui m'envahissait devant l'évidence : il n'était pas en train de m'aider dans le but de coucher avec moi. Son inquiétude semblait sincère. Ce qui n'était pas sans me préoccuper car Ream et lui étaient comme des frères.

— Ne lui dis pas, c'est tout ce que je te demande ! lui intimai-je d'une voix qui tremblait à peine.

— Je ne peux pas faire ça.

Je crispai la mâchoire et le fixai.

— Tu es sa sœur. Il t'aime et il veut t'aider.

— Je n'ai pas besoin d'aide.

Il haussa les sourcils d'un air dubitatif.

— Je n'ai pas besoin d'aide, répétais-je en détachant bien mes mots.

— Tu parles rarement, pas même à ton frère jumeau que tu n'as pas vu depuis douze ans. Tu ne souris pas et – putain ! – tu ne ris jamais. Je comprends que tu as traversé de sacrées merdes et je ne vais pas prétendre que je sais...

— Dans ce cas, ne prétends rien.

Je devais lui donner quelque chose à ruminer. Quelque chose pour le convaincre que je n'avais pas besoin d'aide. Il n'était pas question que j'aie m'allonger sur un divan pour raconter ma vie à un connard pédant qui m'avait

probablement vue nue au club avant de me baiser. C'était au-dessus de mes forces.

— Je commence la fac bientôt. Tout va bien.

— Parce que ton inscription en fac veut dire que tu vas bien ?

— Je veux dire, je suis passée à autre chose.

C'était ce que j'essayais de faire. Passer à autre chose. Faire des études de sociologie et décrocher un diplôme, comme je n'en avais jamais eu la chance auparavant. Vivre et devenir quelqu'un. Je m'étais juré que si je m'échappais un jour, je ne gâcherais pas ma vie, ma liberté.

— Passer à autre chose ? Tu veux vraiment parler de ça ? Parce que je suis assis dans une écurie en pleine nuit, sous un putain d'orage, avec une fille qui tremble, trempée, couverte de boue, et qui a un revolver dans sa poche.

Il avait raison. Mais j'allais retrouver l'engourdissement de mes émotions, comme je le faisais toujours.

Il leva la main et, tout en continuant à me parler, retira quelques morceaux de paille de mes cheveux.

— Tu vas rester seule pendant des mois. Je n'aime pas ça. Je sais que Ream est carrément anxieux. Nous avons discuté d'annuler la tournée et...

— Non ! m'exclamai-je en le repoussant.

Il perdit l'équilibre et tomba sur les fesses. Je me levai, m'avançai vers le mur du fond et m'y appuyai.

— Il a besoin de ça. Il aime la musique. Je le vois dans ses yeux à chaque fois qu'il parle de jouer.

— Je ne pensais pas que tu faisais attention à tout ce que nous disions.

Je haussai les épaules. Si, en fait. Je faisais toujours attention. Simplement, je feignais l'indifférence. J'évitais de m'asseoir et de prendre mes repas avec les autres. Mais, à l'occasion, je me joignais à eux et j'écoutais.

— Il adore la musique.

— Oui, il adore la musique.

Quand nous étions enfants, il s'allongeait à côté de moi dans la penderie et chantait quand j'avais peur. Je sentais son amour pour la musique et, en dépit de nos enfances bousillées, elle arrangeait tout. Jusqu'au jour où elle n'avait plus rien arrangé. Jusqu'au jour où elle était morte en lui. Un jour, notre mère nous vendit à son dealer, Lenny, pour solder sa dette. Il se remboursait en envoyant Ream à la cave avec des « clients ». Et plus jamais je n'entendis mon frère chanter. Quand Lenny mourut, sans doute à la suite d'un deal de drogue qui avait mal tourné, Olaf emménagea avec nous et la fille de Lenny, Alexa, de deux ans notre cadette, était obsédée par Ream.

Profitant de la mort de son père, elle ne tarda pas à concevoir un plan visant à me faire du mal, afin que je ne sois plus l'ange innocent de mon frère. Gerard prit alors l'habitude de venir dans ma chambre la nuit. De me shooter à l'héroïne. Et je compris que plus jamais ma vie ne serait pareille.

Crisis se leva. Je le fusillai du regard et serrai les poings.

— Tu n'as pas idée de ce qu'il a enduré pour moi. Il mérite d'être libéré de la laideur du monde.

— C'est vrai. Mais que mérites-tu ?

Peu de gens osaient soutenir mon regard furieux. Pas même Olaf. D'un autre côté, il me frappait si jamais j'osais le fixer ainsi.

— Je ne sais rien de ce qui t'est arrivé mais je sais que le passé de Ream craint vraiment. Je sais aussi que le tien est probablement encore pire.

Rien n'était pire que ce que Ream avait traversé. Nous n'étions que des enfants et il avait sacrifié son innocence pour protéger la mienne. À maintes et maintes reprises. Semaine après semaine, il avait été obligé de descendre à la cave pour m'éviter d'y aller.

— Il est inquiet, Haven.

— Je ne lui ai pas demandé de l'être.

C'était une réponse de garce. Mais je luttais très dur pour m'en sortir. Si Crisis parlait de cette nuit à Ream, jamais il ne partirait. Je croisai les bras et, baissant la voix, j'ajoutai :

— Tu ferais plus de mal que de bien.

— Je n'en suis pas convaincu, marmonna-t-il.

Il passa une main dans ses cheveux mouillés. Ses mèches déjà sèches étaient plus blondes que ses mèches humides. Crisis était beau, c'était indiscutable. Je comprenais pourquoi je l'avais vu faire craquer des filles lors des rares occasions où j'étais sortie avec eux tous. Ce qui était exceptionnel car je n'étais pas sociable du tout. Son assurance et sa décontraction lui garantissaient ses succès féminins. Il n'avait pas le moindre effort à faire.

Il se contenta de hocher la tête.

— D'accord.

Je baissai les sourcils, soupçonneuse. Pourquoi cédait-il aussi facilement ?

— D'accord ?

Il vint vers moi. Bien campée sur mes deux pieds, les bras ballants, je levai le menton.

— Oui ?

— Je ne lui dirai pas pour ce soir.

Je me raidis, attendant la suite. Soudain prise de nausée, je compris que Crisis était comme tous les autres. Il voulait être payé pour son silence.

— Si nous partons en tournée, et c'est un grand « si », tu vas me promettre de lui téléphoner tous les jours. Et terminé les joggings sous un putain d'orage !

Il passa une main dans ses cheveux toujours humides, plaquant quelques mèches en arrière, d'autres se balançant devant ses yeux. Prise au dépourvu, je lui lançai un regard méfiant. Je m'attendais à ce qu'il me demande la même chose que tous les hommes. En outre, qui étais-je pour lui ?

Même si j'étais la jumelle de Ream, j'étais juste une fille qui avait débarqué dans leur vie quelques mois auparavant et qui leur adressait à peine la parole.

— Et je t'envoie des textos. Et quand tu en reçois un, j'attends une réponse.

Stupéfaite, je haussai les sourcils.

— Tu m'envoies des textos ?

Il hocha la tête.

— Pourquoi toi ?

— Parce que je sais ce que tu fais ici, Haven. J'ai connu Ream après votre séparation et il était gravement perturbé. Il se cachait, exactement comme tu le fais. C'était la musique qui lui permettait de s'échapper. Comme, je le soupçonne, le jogging pour toi. Mais il n'a jamais risqué sa vie.

Il s'approcha, frôlant ma poitrine de sa chemise mouillée.

— Tu ne peux pas te cacher, avec moi. Je l'ai vu sous la pluie et je le vois sur ton visage, comme une ombre, à cet instant précis. Tu as été très douée pour feindre que tu étais très forte et que tu avais surmonté ce qui t'avait bousillée.

Il s'interrompit.

— Et peut-être que notre départ te fera du bien. Je n'en sais rien, bordel ! Mais ce que je sais, c'est que si lui ou moi sentons quelque chose de louche, nous revenons.

Il recula, me privant de la chaleur de son corps.

— Tu vas craquer. Un jour, cette apparence détachée derrière laquelle tu te caches va se briser. Elle le doit. Elle ne te mènera nulle part. Et le jour où ça arrivera, j'ai l'intention d'être là pour t'aider à ramasser les morceaux.

Je n'avais rien à répondre parce qu'il avait raison. J'étais une bombe à retardement, au tic-tac lent et régulier, qui n'attendait qu'un nouveau déclic pour exploser, un déclic auquel je ne pourrais pas échapper en courant. Simplement, je n'avais pas encore décidé de la direction à prendre. Ma propre destruction ou celle des autres.

Il sortit du box et je le suivis. Il s'arrêta pour caresser Clifford qui mordilla son tee-shirt mouillé.

— Si tu ne réponds pas à un seul texto, je raconterai à Ream ce qui s'est passé ici ce soir et nous rentrerons pour t'envoyer voir un psy.

— Tu ne peux pas m'obliger à voir un psy.

— Tu es sûre ? Parce que la dernière fois que j'ai vérifié, le port d'armes était illégal au Canada.

Merde.

Je plissai les yeux.

— Tu te rends compte que c'est du chantage ?

Parce que jamais je ne lâcherais mon revolver, et Crisis semblait le savoir. Depuis le jour où j'étais arrivée à la ferme, je l'avais constamment sous la main. Même avec Olaf mort, je n'y renoncerais pas. Il me donnait ma liberté et plus jamais je ne la perdrais.

Il se mit à rire.

— Bébé, tu peux appeler ça comme tu veux : chantage, menace, corruption. Bref, ajouta-t-il avec un haussement d'épaules, je vais m'assurer de ta sécurité si nous partons.

Il hésita et la lueur sardonique dans ses yeux se ralluma.

— Et pour garantir ta sécurité, je vais te confier à l'un de nos gardes du corps. Il ne fera ses rapports qu'à moi.

Et re-merde !

— Ton frère partira plus tranquille sachant que l'un de nos hommes te protège.

Il disait vrai. Et puis, ce n'était pas une telle affaire. Je pouvais accepter ces termes.

— Je ne renoncerai pas à mon revolver.

— Dans ce cas, accepte les conditions.

— Je te croyais plus sympa.

— Je suis sympa. Je suis une vraie crème. La plupart du temps. Je t'ai frotté les cheveux avec de la paille. Ça, c'est sympa.

Il sourit. Je fronçai les sourcils.

— Mais si je te demandais gentiment de m'envoyer des textos, d'appeler Ream, de ne plus jamais courir dans un champ ouvert pendant un orage... tu m'écouterais ?

Re-re-merde.

— Je ne pense pas.

Il prit un ciré jaune à un portemanteau à côté de la sellerie et me le lança.

— Enfile ça ! Ça cachera la boue.

Je l'attrapai, le caoutchouc léger me glissant dans la main.

— Crisis ?

Il ouvrit la porte de l'écurie et le vent s'engouffra, faisant osciller l'ampoule qui pendait à une corde.

— Ouais, chérie.

— S'il savait... ça le tuerait.

Je ne comprenais pas vraiment pourquoi je lui avais dit ça, sans doute pour lui faire comprendre que j'avais vraiment vécu l'horreur et que si Ream l'apprenait... ça le détruirait. J'avais vu mon frère assassiner Gerard après l'avoir découvert dans ma chambre.

Et maintenant, Olaf aussi était mort.

Savoir mon frère heureux m'apportait une certaine paix. Je ne voulais pas le priver de ce bonheur en redevenant la petite fille qu'il essayait de protéger. J'avais mes propres boucliers.

L'espace d'une seconde, l'ampoule qui se balançait devant Crisis illumina son visage. Juste avant qu'il soit replongé dans l'obscurité, je surpris cette ride entre ses yeux.

— Je sais, dit-il.

Je passai le ciré, il éteignit la lumière et, nous élançant sous la pluie, nous nous mîmes à courir vers la maison.